

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnement;
les lettres non affranchies seront
refusées.



BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boîte dans l'allée).

Adresser les manuscrits et la
correspondance aux bureaux de
rédaction.

CALEMBREDAINES

Je ne sais si je m'illusionne, mais il me semble que cette bonne ville de Lyon est en train de perdre sa traditionnelle monotonie.

Chaque semaine, une distraction nouvelle vient planter sa tente ou sa baraque parmi nous, et convier à quelque divertissement la population casanière de notre brave cité.

Bidel, le hardi dompteur, continue à marivauder avec sa lionne, une terrible commère, dont les coquetteries et les caresses ne sont pas sans danger.

La fascination inouïe que cet homme exerce sur les fauves les plus redoutables, est une revanche du honteux servage qui courbe sous la domination des grues, des pieuvres et des cocottes, certains échantillons atrophiés de notre race.

Quel spectacle écœurant que ces *mignons* tenus en laisse par le plaisir idiot d'exhiber sur les coussins d'une voiture, quelques créatures malsaines et empuantées!

Je salue donc en « *Bidel* » un héros de la cravache. Son sang-froid majestueux au milieu des tigres, des ours et des panthères, me réconcilie avec le sexe déchu auquel nous appartenons.

Le Cirque *Rancy*, alléché par de précédents succès, vient offrir derechef à notre admiration les maillots indiscrets de ses écuyères, l'intelligence de trois éléphants prodiges, la gracieuse souplesse de ses étalons et les cabrioles drôlatiques de clowns désossés, disloqués et désarticulés.

Eugène Godard, l'intrépide aéronaute, multiplie ses excursions à travers le monde des oiseaux et s'érige, dans sa nacelle, un piédestal qui relègue tous nos hommes de bronze au rang des myrmidons.

Que ne puis-je, ô disciple de Montgolfier! m'élaner comme toi au-dessus des misères et des vilénies, qui nous entourent.

Presque l'égal d'un Dieu, tu contemples des hauteurs sereines où tu planes, le monde lilliputien dont nous sommes les infiniment petits, les atomes épars.

Comme tu dois rire dans l'*Espace* des entraves qui nous clouent sur la terre et rivent à notre pied meurtri le boulet des préjugés!

Dis-moi ce que deviennent, dans la sphère où tu domines, les mesquines conventions mondaines et les étiquettes menteuses, qui nous tyrannisent dès le berceau?

N'est-ce pas que les panaches disparaissent, que les livrées et les uniformes s'effacent, et que tous, également faibles, nous inspirons la même pitié, à l'observateur qui nous fixe de haut?

L'immensité incite à ces réflexions salutaires; car l'éloignement dissimule, au moins momentanément, les verrues et les ulcères qui affligent l'humaine nature.

Je m'imagine qu'à une certaine distance, nous devons représenter assez exactement une fourmilière d'insectes variés et facilement reconnaissables.

Le « cafard » doit se signaler par sa démarche oblique et sa robe noire et luisante.

Le « hanneton » par sa pesante étourderie.

La « mouche » par sa manie de se poser partout, comme une espionne.

La « guêpe » par la finesse de son corsage et son habitude de piquer les plus beaux fruits.

L'« araignée » ignoble braconnière, tend ses embuscades et ses filets.

Le « cloporte » croupit dans l'ombre.

Le « cerf-volant » étale orgueilleusement ses cornes, comme un noble ses parchemins.

La « chenille » fait miroiter sur le trottoir les couleurs chatoyantes de sa robe tissée d'impuretés.

La « libellule » et le « papillon » agitent follement leurs ailes transparentes et nacrées; tandis que l'« abeille » butine et la « fourmi » travaille pour payer l'impôt prélevé par des parasites.

Je m'arrête, afin ne point parler des mille espèces de « vermines » contre lesquelles, hélas! la poudre Vicat est trop souvent impuissante.

Voilà ce que je verrais, probablement, si j'accompagnais Godard dans ses pérégrinations aériennes.

Un autre genre de locomotion, que les Lyonnais paraissent adopter avec enthousiasme, c'est le « patin à roulettes. »

Le *Skating-Rink* fait chaque jour de nouveaux adeptes et s'acclimate décidément parmi nous.

Ce succès me paraît d'ailleurs justifié; car les promoteurs de cette curieuse innovation ont su réunir dans le vaste établissement de l'avenue de Noailles, tous les agréments de l'hiver dépourvu de ses rigueurs.

Enfin, si le Directeur subventionné de notre première scène, un peu moins préoccupé du côté commercial de son entreprise, savait doter Lyon d'artistes dignes de la seconde ville de France, nous n'aurions pas l'humiliation de voir les étrangers sortir du Grand-Théâtre en s'imaginant avoir passé leur soirée au *Casino*, ou dans un *bastringue* quelconque de la banlieue.

Quel dommage, *cher monsieur Senterre*, que nous soyons séparés par les colonnes de ce journal!

J'aurais eu tant de plaisir moi, qui m'appelle « *Antoine*, » à vous choisir pour *compagnon*!...

TONY DIMBERT.

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit

PAR J.-M. GUBIAN

(SUITE.)

XVIII

L'Homme chauve

Dans l'un des restaurants champêtres qui abondent à la Mouche, un homme et une femme dinaient sous une tonnelle isolée.

La femme était ivre, et son compagnon semblait, par de fréquentes rasades, provoquer chez elle une importante confiance. Jusqu'à ce moment elle avait résisté à toutes les chatteringues que cet homme lui prodiguait. Promesses, séductions de toute nature avaient été impuissantes. Et néanmoins cet homme tendait de nouveaux pièges à l'obstination de cette créature, avec une persistance qui dénotait le prix qu'il attachait à ses révélations.

Cet homme était un agent de la police de sûreté de Paris, mandé à Lyon, pour faire certaines recherches sans éveiller les soupçons des habitués de Saint-Joseph.

Il s'était déguisé en voyou et avait fini, à force de rôder dans les caboulots de la rue Moncey, par offrir une friture à l'une des hétaires qui pullulent dans ce quartier.

Au moment où nous les trouvons à la Mouche, il devenait très-pressant dans ses questions.

— Voyons, Boulotte, disait-il, je te croyais une bonne fille, franche comme l'or... et tu manques de confiance envers moi. Tu sais ce que je t'ai promis? eh bien! tu l'auras. Mais dis-moi qui t'a donné le foulard que tu as au cou?

— Est-ce que je m'en rappelle, moi! Toutes mes *frusques* sont venues comme ça. On fait des cadeaux à la Boulotte, parce qu'elle est *sérieuse*, et qu'elle ne *jaspine que d'ale* (1). A t'entendre parler, on dirait que tu es de la *rousse* (2), et que tu cherches à me faire *manger le morceau* (3); mais *j'entrave* (4), mon *pauvre michet de pain d'épices* (5), et jamais la Boulotte ne *morphillera l'haricot* (6).

Elle se leva, comme pour s'en aller, mais ses jambes fléchirent, et elle retomba lourdement assise sur le banc de la tonnelle.

— Je crois que je suis *en riolle* (7), murmura l'ignoble créature, entre deux hoquets; laisse-moi *roupiller* (8) un moment, j'ai la tête lourde.

— Oui, dit l'agent, repose-toi une heure, ça te fera du bien. Moi je vais fumer un cigare. L'ayant allumé, il passa du côté de la Boulotte et s'accouda près d'elle.

Pourquoi avait-il changé de place? Nous allons le savoir. A

(1) Elle ne raconte rien.

(2) La police secrète.

(3) A me faire avouer.

(4) Je devine ta ruse.

(5) Imbécile bon à plumer.

(6) N'avouera rien.

(7) Ivre.

(8) Dormir.

peine un quart-d'heure s'était-il écoulé, que des paroles incohérentes s'échappèrent des lèvres de la prostituée.

— En voilà un pèlerin... qui a *remouché* (1) mon fichu... Il veut savoir... bernicle... pour faire *chopper* (2) mon... Guill... eh! c'tte couleur.

L'agent était là, l'oreille tendue, la respiration en suspens. Lorsqu'il entendit ces mots : *pour faire chopper mon Guill... eh! c'tte couleur*, un éclair de joie illumina son visage. Il prit son carnet et inscrivit le nom de Guillet.

— Enfin, dit-il, je suis sur la piste. Maintenant à l'œuvre. Laissons dormir cette margot, et en chasse.

Il passa à la cuisine, paya le diner et courut plutôt qu'il ne marcha, jusqu'à la Permanence. Il pénétra de suite chez le commissaire central.

— Eh bien? interrogea ce fonctionnaire.

— Je suis sur la voie.

— Vraiment?

— Oui. La Boulotte, étant ivre, a prononcé le nom de Guillet.

— Cela est bien vague. Enfin!...

Il sonna. « Billaud, dit-il à l'inspecteur de police qui entra, voyez le casier des individus du nom de Guillet, et faites prendre les renseignements sur-le-champ. L'inspecteur salua et sortit.

Le soir même, trois hommes portant ce nom, étaient écroqués à Saint-Paul, et mis au secret.

La justice s'était fourvoyée cette fois. Mais patience, elle ne fera pas longtemps fausse route.

Revenons maintenant à la Mouche, et tâchons de savoir ce qu'est devenue la Boulotte.

(1) Regardé attentivement.

(2) Arrêter par la police.

BINETTES LOCALES

CARBONE, TOMATE ET C^{ie}

Société à capital excessivement limité, avec beaucoup de responsabilité et peu de scrupules.

— SUITE ET FIN —

Détournons pour un instant les yeux de ce théâtre, à la porte duquel s'escrime notre paillasse, et quittons ce spectacle répugnant.

Braquons notre lunette sur un autre drame, dont les péripéties ne sont ni moins émouvantes ni moins canailles.

Sur scène deux personnages, acteurs principaux; dans les coulisses, deux commis jouant les rôles de fripon. Au fond du théâtre, ou plutôt, de la ville, un vaste entrepôt devant contenir des montagnes de charbon et ne renfermant en réalité que des pierres et de la terre noircie.

Paul et Jacques-dez-Kluzoth, tous deux patrons, sont en présence.

Jacques, notre argousin, dit d'un ton patelin à Paul : « Nous possédons un stock de marchandises dont l'écoulement m'effraie d'avance. Nous devons encore en recevoir. Baissons les prix et vendons le plus vite possible; tant pis, pour ceux qui se trouveront destinataires de cette boue solidifiée et tant mieux pour les heureux mortels qui auront quelques cambuses à faire construire; ils auront des matériaux sous la main. »

Paul laissait jaser et laisser faire.

La chronique locale de cette époque peu éloignée, rapporte que le facteur de la poste fut obligé, pour accélérer son service, de louer une voiture de déménagement afin de transporter à l'adresse des fournisseurs susdits, des lettres pleines de réclamations furieuses, d'épîtres chargées de sottises. Quelques clients, moins dégoûtés et ne craignant pas de s'embourber, empruntèrent des bottes d'égoûtier, et se dirigèrent à travers les marais houilliers de Panafieu, dans l'espoir d'agraffer MM. Carbone frères, et, comme on dit vulgairement, de leur parler de près.

La vente n'allait plus, leur petit commerce était dans le marasme, la situation devenait désespérante, lorsqu'une idée vraiment diabolique jaillit de la cervelle de Jacques Roublard.

Il appelle incontinent ses deux placiers, leur donne des instructions fort précises et les embarque à la conquête des naïfs qui voudront essayer leur maison. Voici le plan de campagne.

Ces deux pistolets se suivaient dans la même direction à un ou deux jours d'intervalle. Ils se disaient représentants de deux maisons différentes, soutenant que les fournitures de l'une étaient supérieures à celles de l'autre et finalement soutiraient quelques bennes de charbon destinées à faire des remblais, et aussi combustibles que les rochers de Pierre-Scize.

Reconnus de toutes parts et à l'unanimité comme faisant

Elle était toujours endormie, de ce sommeil de plomb que produit l'ivresse. Son bonnet était tombé par terre et ses cheveux, hérissés par le vent, étaient éparés sur la table et tombaient dans son verre encore plein.

Tout-à-coup des chants obscènes retentirent à l'entrée du restaurant, et quatre voyous avinés entrèrent dans la cour en titubant. L'un d'eux aperçut alors la Boulotte. Il courut vers elle, lui prit la tête et la retourna.

— Tiens! dit-il, c'est la Boulotte; on dirait qu'elle est raide (1). Mais oui, ma foi! Oh! la! la! c'tte pilule! Je vais la réveiller, c'tte pauvre biche. En disant ces paroles, il saisit la carafe pleine d'eau, qui se trouvait sur la table non desservie, et la vida d'un trait sur le cou de la fille soumise.

L'effet de cette douche ne se fit pas attendre. La Boulotte ouvrit les yeux et promena sur les voyous un regard stupide. « Qui donc m'a mouillée? s'écria-t-elle d'une voix rauque. Tas de pantres!... feignants!... potences que vous êtes!... »

Puis brusquement elle se leva, saisit une bouteille, et allait la jeter à la tête du plus rapproché d'elle, quand soudain elle la laissa tomber en disant : « C'est donc toi, Guillou? »

— Mais oui, ma vieille.

— D'où sors-tu?

— Et toi?

— Mais, exclama la prostituée, en regardant de tous côtés, où donc il a passé?

— Qui?

— Mon homme, pardi.

Elle courut d'un bond vers la cuisine du restaurant et cria à la bonne : « Avez-vous vu mon monsieur? »

(1) En état d'ivresse.

des fournitures déloyales, ils pataugèrent quelque temps encore et finirent par végéter misérablement.

Jacques Beauregard jugeant tout perdu, même l'honneur, fit l'inventaire, s'affligea de la part la plus aimable et lâcha en malpropre son pauvre Paul, lequel, écrasé par la nullité des affaires, fut à son tour obligé de faire le grand saut ayant comme ressources des jambes pour bien courir et le ferme espoir d'être plus heureux à l'avenir.

Aujourd'hui, c'est Messire Jacques qui occupe les lieux et place. Comment se soutient-il? C'est ce qu'il serait facile de savoir si on s'adressait à ses deux banquiers, dont l'un, pour sauver les apparences de son petit métier, offre quelquefois le pain béni à Saint-B... et porte le cierge aux processions derrière le dais. Tartuffe, va!

Nous résumons ci-dessous la déposition de L'HISTOIRE devant le tribunal de la Cravache.

Interrogée par le Président sur les faits et gestes de l'accusé :

L'histoire répondit du ton le plus sévère,
C'est un fils malheureux qui n'aimait pas sa mère.
Chose affreuse : elle était sur le point de mourir,
Il sut l'abandonner et non la secourir.
Circonstance aggravante : une fille publique
Fut choisie ce soir-là par ce monstre impudique
Pour lui faire oublier que sa mère mourait
Sans consolation.

Ecce homo! voilà l'homme.

Arrière, Roberts-Macaire de toutes les nations et de toutes les nuances. Ecoutez Rossignol-Rollin qui du fond de sa tombe vous crie : « Arrière, roseaux, place au chêne. »

Saltimbanques patentés, pitres officiels, gymnasiarques renommés, vous n'êtes que des avortons lorsque je vous compare à votre chef de file, ex-professeur de voltige sur toute les cordes de l'humanité.

Et toi, Vidocq moderne, pantin ridicule, carottier émérite, souviens-toi, qu'ici tu passes entre une double rangée d'honnêtes gens presque tous tes victimes, qui te souffletent et qui comme moi, te trouvent digne, au superlatif, d'être impitoyablement cravaché.

LUDOVIC DAUBIER.

UNE PENSÉE PAR SEMAINE

Si une femme vous dit qu'elle n'a jamais aimé, répondez avec conviction que vous n'en avez jamais douté; mais faites un appel énergique à votre mémoire, et récitez la moitié de la litanie des saints : vous serez peut-être encore au-dessous de la vérité.

CORNIBUS.

— Il y a beau temps qu'il est parti.
— Mais... il a bien réglé... avant? demanda la Boulotte, d'une voix mal assurée.

— Rubis sur l'ongle, mam'zelle, et dix sous d'étrennes, encore.

La Boulotte poussa un profond soupir de soulagement; je savais bien, dit-elle, d'un air satisfait, qu'il avait payé. Il n'avait pas une tronche à me faire des trucs (1). Mais, qu'est-ce qu'il aura pris pour se cavalier à la sourde (2). Il aura perdu patience. Le fait est que j'ai pioncé (3) un bon moment. Quelle heure est-il?

— Quatre heures, dit Guillou.

— Alors, je ne m'étonne plus. Depuis ce matin dix heures!...
— Dis donc, Boulotte, demanda Guillou, était-il rupin, ce mâle?

— Tu l'as bien vu chez le Baron.

— C'est-y ce maccabée qui a le caillou dégarni (4)?

— Juste. Il m'a payé un dîner un peu tapé.

— Je m'en aperçois. Rien que six fioles pour vous deux!... et du cachet vert, encore. Il est au sac ce pays. Ne l'as-tu rien barbotté (5)?

— Tu sais bien que je ne mange pas de ce pain-là, dit la Boulotte d'un air de dignité froissée, pour qui me prends-tu? Est-ce que jamais j'ai coupé dans le pégrage (6)? J'ai ça de bon; mon vieux, j'ai encore les doigts propres.

(1) Pas une figure à me tromper.

(2) S'en aller sans rien dire.

(3) Dormi.

(4) Cet homme qui est chauve.

(5) Il a de l'argent, cet homme. Ne l'as-tu rien volé.

(6) Jamais je n'ai été voleuse.

TRIBUNE DU PARNASSE

NÉMESIS

Oh! puisque vous savez si peu comprendre une âme,
Puisqu'un nuage épais, femme, obscurcit vos yeux
Assez pour ne point voir, que dans cet oeil de flamme
Brille comme un rayon de la splendeur des cieux!

Eh bien! je garderai ma fierté, mon génie,
Mes rêves d'avenir et d'immortalité.
Et vous, vous garderez ce dehors qu'on oublie,
Qu'on ne regrette pas et qui n'est point compté.

Vous garderez l'esprit, enveloppe brillante,
Qui fait que l'on s'égaie et que l'on rit de tout;
Et moi, je garderai, magnifique et géante,
La strophe au vers hardi, qui fermente et qui bout.

Vous garderez l'idée inconstante et railleuse,
Et moi, l'amour profond qui pardonne et bénit;
Vous garderez l'humeur frivole, insoucieuse,
Moi, ma soif d'horizon, d'extase et d'infini.

Vous garderez la joie et folâtre et légère,
Qui fait que l'on se moque ou qu'on s'inquiète peu
Si dans l'ombre quelqu'un pleure et se désespère,
N'ayant pour confidentes que sa lyre et son Dieu.

Et moi, je garderai mon désespoir immense.
Pleure, ô mou luth! gémis la note des tombeaux!
Les chants les plus divins sont ceux de la souffrance,
Il en est d'immortels, qui sont de purs sanglots!

NULLUS.

RESPECTEZ LA JEUNESSE!

Quand vous verrez la fleur sur sa tige qui penche,
Aux baisers du matin lentement s'entr'ouvrir,
Oserez-vous jeter sur sa corolle blanche,
Un noir poison pour la flétrir?

Si vous voyez une âme, au matin de la vie
Sourire à l'espérance et rêver le bonheur,
Oserez-vous, cruels, que dévore l'envie,
Jeter le doute dans ce cœur?

Et quand ce jeune cœur tressaille d'allégresse
Au nom de liberté, pourquoi briser son vol?
Pourquoi vouloir dompter sa généreuse ivresse,
Et pourquoi l'enchaîner au sol?

Je sais bien que pour vous, tout n'est rien que chimère,
Chimère la patrie et son noble drapeau;
Chimère la vertu, la vaillance à la guerre :
Tout se perd au fond du tombeau!

Oh! laissez-moi plutôt poursuivre mon doux rêve,
Comme l'oiseau des cieux qui chante le matin,
Comme le flot des mers qui vient battre la grève,
L'âme rêve, c'est son destin!

Je veux suivre toujours les instincts de cet âge,
Où l'on aime la vie, où l'on meurt s'il le faut;
L'âge, ô divin Chénier! où tu pris le courage
Qui te fit braver l'échafaud.

Jeune encor, moi je sais que le bien a des charmes;
J'ai des regards d'amour pour la chaste beauté;
Pour le pauvre du pain, pour la douleur des larmes,
Des soupirs pour la liberté!

Alfred LEVAYER.

— Tu as encore le temps de les salir, dit sentencieusement un des voyous.

Celui qui venait de parler portait un foulard roulé sur un oeil. La Boulotte lui demanda, d'un ton de curiosité plutôt que de compassion :

— Qui donc t'a rangé comme ça, Bérard? Bon Dieu, que coup d'air! qui donc t'a envoyé ce marron (1)?

— Une citrouille (2), hier soir, dans la rue Moncey.

— Oui, intervint Ventre-d'Osier; le grivier l'a emborné en première (3). Voilà comme c'est arrivé : nous sortions hier soir de la Queue-de-Poireau (4) avec la flotte; nous sommes allés bouffer un morceau chez le père Enckreman.

Le lecteur ne sera sans doute pas fâché de savoir ce qu'était le père Enckreman.

Figurez-vous une espèce de Paul Niquet lyonnais : gros Allemand à figure épanouie, toujours empressé, toujours souriant. Son soi-disant restaurant n'était guère fréquenté que par les camelots, pisteurs et grues du ruisseau qui venaient là, lorsque les fonds étaient à la baisse.

Le menu n'était guère varié et le vin ne s'y servait qu'au canon. Aussi le tudesque Vatel était-il si effrayé, lorsque d'aventure un des habitués commandait un litre, qu'il parlait tout de suite de le signaler à l'autorité.

Le cours de ce chapitre vous donnera le complément du portrait de ce susceptible gargonnet.

(1) Coup de poing.

(2) Un dragon.

(3) Le militaire l'a corrigé en premier choix.

(4) Caboulot, bien connu de la crapule, situé au centre de Lyon.

(Reproduction interdite.)

(La suite à Dimanche.)

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Si mes contemporains, au théâtre pyrrhique,
Avaient eu pour tyran mon martial premier,
(De l'art, sans contredit, mon cynique dernier),
Ils auraient sur-le-champ, avant toute critique,
Fait que son séjour soit... — mon second vous l'indique! —
En le reconduisant à grands coups de soulier!

ESOPE.

Explication du mot carré syllabique publié dans le précédent numéro :

CHAR LA TAN
LA GU NE
TAN NE RIE

Le mot de la charade est : FOUR-MI.

SALMIGONDIS

Le musée de Messimy demande un empaillleur d'animaux. Les candidats devront justifier d'une aptitude spéciale pour le genre *mauvais riche, usuriers et cancre de montagne*, qui abondent dans cette localité.

Comme ces gens-là n'ont ni cœur ni entrailles, l'empaillleur, ayant conséquemment moins de besogne, ne recevra que quinze sous de prime par animal.

* *

La gloire est une couronne
Fait de roses et de lauriers.

Fichtre! je n'en doute plus, car je viens d'assister à un mariage où le futur (Pandore des mieux réussis) a conduit à l'hôtel... pardon, à l'autel, la rose la plus fraîche qui puisse éclore après être restée cinquante-deux ans à l'état de bouton.

Les commères ont taillé une bavette aussi longue qu'irrévérencieuse en voyant défilier Mars en personne, botté et épinglé comme un major anglais, donnant la main à une ingénue dont la moustache rivalise celle de son conjoint.

On affirme que lorsque cet heureux mortel aura des cors aux pieds, il fera endosser l'uniforme à sa chaste et robuste moitié, et l'enverra aux trousses des braconniers. Avis à ces braves gens.

* *

Examens pour le bachot.

D. Quelle est la cause de la dilatation des corps?

R. Le calorique.

— Bien. Citez un exemple.

R. Le soleil étant plus chaud en été, c'est pour cela qu'il dilate les jours et les rend plus longs qu'en hiver.

* *

La grande Adélaïde vient d'intenter un procès en concurrence déloyale au dompteur Bidel. Elle fonde sa plainte sur ce que la girafe captive tous les admirateurs de formes élançées.

Dorénavant, afin de conserver sa clientèle, la grande asperge ci-dessus dénommée, se propose de supprimer une notable partie de ses *bouffants* et de paraître à Bellecour vêtue d'un simple fourreau de parapluie.

Ce jour-là, j'emprunte le binoche du père Garnier pour admirer ce nouveau jeu d'osselets.

* *

La société hippique du Rhône, ne pouvant ordinairement réunir sur la piste que deux ou trois chevaux, vient de décider, pour la saison du printemps, l'inauguration des courses d'ânes.

Plusieurs Facultés catholiques se sont déjà fait inscrire. On cite tout bas les noms de plusieurs journalistes de l'ordre moral, qui sont cotés très-haut sur le turf du crétinisme.

Nous prédisons le plus grand succès à cette innovation *intelligente* au premier chef.

Les picotins seront fournis par la rédaction de *la Cravache*.

SOCIÉTÉ ANONYME DES VICTIMES DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Suivant acte sous signatures privées, en date aux Avenières (Isère), du 16 mai 1876, à Villeneuve-lès-Avignon (Gard), du 20 mai 1876, et à Lyon (Rhône), du 24 mai 1876, déposé aux minutes de M^e Muguet, notaire à Lyon, le 17 juin 1876, enregistré,

Il a été formé une société anonyme sous la dénomination de : *Société des Religieuses victimes du Sacré-Cœur de Jésus*.

La durée de la Société est de quatre-vingt-dix-neuf ans, à compter du jour de sa constitution définitive,

Son siège est aux Avenières, arrondissement de la Tour-du-Pin,

Le fonds social est fixé à quatre-vingt-dix mille francs, divisé en quatre-vingt-dix actions de mille francs chacune, Madame Lioger, fondatrice, a fait l'apport en société de la pleine et entière propriété :

1° D'un immeuble situé aux Avenières, d'une superficie de quatre-vingt-neuf ares douze centiares ;

2° D'une propriété comprenant les bâtiments et dépendances d'un ancien couvent des Bénédictins, sise à Villeneuve-lès-Avignon, consistant en bâtiments et clos,

Madame Odilla Pérolle, religieuse, l'une des actionnaires, a fait l'apport de la pleine et entière propriété :

1° D'un tènement d'immeubles d'une superficie de quarante-deux ares quarante-cinq centiares environ, sis aux Avenières, mas de Raffin ;

2° D'une parcelle de terre labourable située aux mêmes lieu et mas, de seize ares soixante-quinze centiares ;

Et ladite dame Odilla Pérolle, madame Julie Margot, madame Marie Favre, madame Marie-Marceline-Antonia Magnin, religieuses et actionnaires de ladite société, ont fait l'apport en pleine et entière propriété, indivisément et par quart entre elles :

D'une propriété située à Lyon, section de la Guillotière, lieu de Monplaisir, route d'Eyrieux, 24, d'une superficie de soixante-quatre ares soixante-cinq centiares.

Il a été attribué auxdites dames en représentation de leur apport :

A madame Lioger	27 actions
A madame Pérolle	12 »
A madame Margot	7 »
A madame Favre	7 »
Et à madame Magnin	7 »

lesdites actions entièrement libérées.

Total 60 actions.

Les trente actions de surplus ont été émises en espèces et ont été souscrites ;

La société est administrée par un conseil composé de quatre membres, nommés par l'assemblée générale, propriétaires chacun de cinq actions au moins ;

La directrice, prise dans le sein du conseil d'administration, est nommée par ce conseil ; elle a les pouvoirs les plus étendus pour l'administration des biens et affaires de la société ;

La directrice représente la société partout et en tous lieux ; elle peut exercer toutes actions judiciaires tant en demandant qu'en défendant,

Tous les bénéfices sont employés par la directrice à l'accroissement et au développement des établissements de la société ;

Suivant acte passé devant ledit M^e Muguet et son collègue, notaires à Lyon, le 3 juillet 1876, enregistré ;

Madame Lioger, supérieure générale et fondatrice des Religieuses victimes du Sacré-Cœur de Jésus, a déclaré que les quatre-vingt-dix actions de ladite société avaient été entièrement souscrites et que le montant desdites actions émises en espèces, a été versé par chaque souscripteur ;

L'assemblée générale des actionnaires a nommé une commission pour vérifier les apports immobiliers ;

Déclaré approuver l'attribution faite à mesdames Lioger, Pérolle, Margot, Favre et Magnin, des soixante actions libérées, en représentation de leurs apports immobiliers ;

A nommé pour composer le conseil d'administration : Mesdames Lioger, Margot, Pérolle, Favre, demeurant aux Avenières ;

Elle a nommé pour commissaires : Mesdames Clotilde Brunel, Mélanie Ganel, religieuses du même ordre, demeurant aux Avenières ;

En conséquence, la société s'est trouvée définitivement constituée le 20 juillet.

Et dire que *la Cravache* ne peut trouver assez d'actionnaires pour avoir le droit de quitter son baïllon !

ARGUS.

Monsieur le Directeur,

C'était au bal, un soir de l'an dernier, nous suivions, hors d'haleine, le pas d'une val-e enivrante : lorsqu'un craquement se fit entendre et nous força de nous arrêter. Un

maladroit avait mis le pied sur la robe de ma danseuse et l'étoffe avait cédé.

Alors avec une épingle, prise au revers de mon habit, je réparai l'accident de mon mieux.

Le lendemain, je revis ma danseuse ; elle me rendit mon épingle. « Tenez, medit-elle, je ne la veux pas garder, parce qu'elle m'a piquée. »

Je la repris, mais pour quelques heures seulement, car je la lui redonnai bientôt avec cet acrostiche :

Puis-je de ton bonheur, dont je ressens les charmes,
Espérer, chère épingle, avoir ma part un jour ?
Comme elle tarirait la source de mes larmes,
Cette douce faveur qui m'apprendrait l'amour !

H. S.

VARIÉTÉS

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ

PAR UN MOBILE DU RHÔNE

(Suite).

L'ennemi ne répondant pas, notre commandant s'approcha des artilleurs français, et lunette en main, leur fit rectifier le tir, puis enfin cesser le feu.

Une heure après, un parlementaire vint sous les remparts, et déclara que si Neuf-Brisach ne se rendait pas sur-le-champ, on allait commencer le bombardement.

La réponse fut ce que l'on sait.

Cette nouvelle fit le tour de la ville avec la rapidité de la foudre. La stupeur était générale, car on ne croyait pas l'ennemi si près.

A neuf heures et quart, les obusiers prussiens commencèrent le branle. Trois projectiles vinrent trouer notre caserne.

Tout le monde descendit dans la cour, prêt à se porter sur les points où l'incendie se déclarerait.

Pour mon compte personnel, je tremblais comme la feuille et je crois que je n'étais pas le seul.

Ceux qui n'ont pas assisté à un bombardement de nuit ne peuvent se faire une idée de cet imposant et terrible spectacle.

Ces longues trainées de feu qui sillonnent en crépitant les ombres de l'espace, les paraboles mathématiques de la bombe, le sifflement sinistre des obus, les éclats des projectiles rebondissant sur les murailles, les explosions de tous les engins destructeurs, les cris de peur, de douleur et de rage, les flammes de l'incendie, la population affolée, les plaintes des blessés et le râle des mourants : voilà le triste tableau que présente une ville bombardée.

Notre capitaine, qui venait d'arriver, nous commanda *par le flanc droit* et nous conduisit sur la place d'Armes.

C'était le point où les Prussiens centralisaient leur tir.

Aussi, la fièvre de la peur me reprit bientôt en voyant pleuvoir les obus avec une satanique profusion. Tudieu! quelle distribution!...

Notre enragé capitaine voulut nous masser au milieu de la place, mais ce brave homme perdit son temps et son éloquence : chacun de nous courut se blottir contre les maisons.

Était-ce bravoure ou bravade? je l'ignore, mais notre capitaine resta seul au centre de la place et se planta là, en fumant sa pipe.

S'il avait compté sur ce trait de courage pour ranimer notre ardeur, il fut promptement édié sur le succès. Enfin, comme l'averse d'obus ne faisait que croître et embellir, notre capitaine nous rejoignit et, nous faisant filer le long des maisons, il nous fit traverser la rue de Colmar, puis les remparts, jusqu'à la poterne 58 qui se trouvait en face de notre quartier, c'est-à-dire la caserne 81.

Nous traversâmes la poterne et nous voilà dans les remparts intérieurs. Le danger avait enfin disparu, sauf quelques obus qui, partis à l'adresse d'une pièce de 24, placée en batterie au-dessus de nous, venaient s'égarer dans les fossés. Entre parenthèse, cette pièce de 24, habilement dirigée, fit un mal considérable à l'ennemi, pendant toute la durée de l'investissement.

Le feu des Prussiens redoublait d'intensité.

A une heure, on nous conduisit sur le front couvert, que le bataillon du Rhône devait défendre en cas d'assaut.

Mais l'ennemi n'y pensait guère. Le bombardement lui convenait mieux que la lutte corps à corps, à la baïonnette. Je puis certifier que si on eut supprimé les canons pendant cette malheureuse guerre, jamais les *têtes carrées* n'auraient gagné une seule bataille.

A onze heures, le bombardement cessa pour quelques instants.

La ville était en feu en vingt endroits. L'incendie projetait au loin ses rouges reflets, les obus au pétrole avaient accompli leur cruelle mission. De toutes parts des sanglots déchirants s'élevaient dans la nuit, les maisons croulaient écrasant des centaines de citoyens!

Plusieurs compagnies furent détachées pour combattre l'épouvantable fléau et seconder les pompiers dans leurs efforts impuissants pour arrêter le torrent de feu qui semblait étreindre Neuf-Brisach dans ses méandres infernaux.

On ne s'étonnera pas des proportions inouïes qu'avait pris l'incendie, quand on saura qu'en moins de deux heures 1,500 projectiles avaient pulvérisé tout un quartier de cette vaillante petite ville, qui n'a que 500 mètres de traversée.

La place d'Armes et celle de la Mairie offraient un spectacle navrant. Elles étaient littéralement jonchées d'éclats d'obus. J'en ramassai un de forme très-bizarre et je l'ai conservé précieusement jusqu'à ce jour. Triste souvenir d'une guerre sacrilège !...

Cette image de destruction, ces ruines, ces clameurs désespérées, avaient singulièrement modifié mon attitude presque martiale. Comme je n'étais pas loin de la poterne 58, j'avais résolu, dans mon ardeur guerrière, d'aller m'y cacher aussitôt que le branle recommencerait.

Ah ! voyez-vous, là, franchement, je ne suis pas hardi la nuit.

Mais le jour vint sans autre répétition du concert désagréable que ces maudits obus nous avaient octroyé.

A neuf heures, nous primes possession de la casemate 39, après l'avoir débarrassée d'un monceau de débris et y avoir installé quelques paillasses.

A midi, un nouveau parlementaire se présenta pour demander la reddition de la place.

Le commandant l'envoya promener, et demi-heure après, le canon des remparts portait la réponse aux lignes prussiennes.

La nuit se passa sans nouvelle attaque de l'ennemi.

Le lendemain nous reprîmes nos positions respectives derrière les fronts couverts, et des postes avancés fournis par les compagnies de piquet furent organisés.

Il y en avait un à la machine hydraulique, occupé par dix-sept mobiles du Rhône.

Un au moulin, fourni par trente hommes du 74^e de ligne.

Un à l'abattoir, gardé par les francs-tireurs des Vosges.

Un à la maison du garde du canal, route de Strasbourg, composé des douaniers.

Un à la maison de l'écluse, formé des mobiles du Haut-Rhin.

Ces différents postes étaient à 50, 80 et 200 mètres des remparts, et conséquemment sous la protection du feu de la place.

Cette organisation de défense a nécessité, pendant toute la durée du siège, 1,800 hommes de garde par jour. La garnison n'étant que de 5,600 hommes, on était de service toutes les vingt-quatre heures, vu les malades et le chiffre de la garde sédentaire.

Le 10, vers neuf heures du matin, se passa un événement tragique qui impressionna vivement la population, et à la suite duquel un soldat du 74^e de ligne fut fusillé dans un fossé des remparts.

Je vais vous dire pourquoi.

C. PEYRONNET.

(La suite au prochain numéro.)

QUELQUES DÉFINITIONS DE LA VIE

La vie est la faculté de résister aux lois générales de la nature.

La vie est un principe intérieur d'action.

La vie est l'organisation en action, l'activité spéciale des corps organisés.

La vie est l'uniformité constante des phénomènes, en regard de la diversité des influences extérieures. Divers auteurs.

REVUE THÉÂTRALE

J'ai si souvent gouaillé M. Senterre, que je me bouscule pour lui rendre plus vite hommage, quand l'occasion s'en présente.

Je me hâte donc d'offrir à notre sublime Directeur une pyramide de félicitations, et autres denrées alimentaires de l'amitié.

Ma foi ! oui, c'est comme ça ! Dussé-je épater mes lecteurs et leur faire pousser des ah ! et des oh ! je prodigue à notre Martial (je puis bien dire : notre, il nous coûte assez cher) mes congratulations les plus admiratives.

Après avoir élevé la « claque » à la hauteur d'une institution, cet impresario-ès-trucs vient de munir ses bruyants auxiliaires d'un battoir-mécanique, capable de produire deux mille braves à la minute.

De plus, lorsqu'un coup de sifflet passe à portée de ce nouveau moteur-approbatif, un urbain-à-ressort, surgissant tout à coup d'un compartiment *ad hoc*, empoigne le perturbateur et le suspend *au clou*.

Cette petite machine en supprimant la main-d'œuvre... et toute contradiction, permet d'atteindre les résultats les plus surprenants.

Exemple : Vous prenez un *Brégal*, un *Rougé* ou une *Depoitier* à l'état sauvage, vous les exercez à crier convenablement : *au feu !* dans un incendie; puis, vous les transposez sur la scène du Grand-Théâtre de Lyon.

En trois décharges de battoirs-mécaniques vous obtenez immédiatement deux barytons et une dugazon... auxquels il ne manque que la voix, pour chanter comme père et mère.

Ce n'est pas plus bête que ça !

A la moindre marque d'opposition l'urbain-automate étend sa *poigne* et... crac ! enlevé le merle !

De la sorte, plus d'émeutes ni d'effervescences à la Raphaël-Félix. L'on ne supprime pas les débuts, mais on les rend illusoire.

Peu à peu le public fatigué et écoeuré s'habitue à être berné, et au bout de quelques années de ce régime théâtral énervant arrivera certainement à glorifier l'entrepreneur, qu'il voulait jadis lapider.

Fort heureusement, homme de Liège, il existe encore parmi la « Presse goguenarde » quelques êtres aussi tenaces dans leurs revendications, que vous, dans vos... usurpations; et je suis bien décidé, pour ma part, à fustiger vos agissements jusqu'à extinction de *Cravache*.

Vous vous moquez des Lyonnais en général, moi, je me moque publiquement de vous... en particulier.

Chacun prend son plaisir où il le trouve.

J'ajoute même que sans vous, mon existence deviendrait quasi monotone.

Quand j'étais enfant, je me livrais avec ardeur aux amusements de mon âge, je démantibulais constamment quelque pantin : Polichinelle ou Pierrot; en grandissant j'ai délaissé ces jouets primitifs, mais je n'ai pas perdu au change puisque j'ai toujours sous la main... leur reproduction en grandeur naturelle !...

L'on peut être, par miracle, aussi *drôle* que vous, Monsieur Senterre, mais pas plus !



Théâtre du Gymnase. — Puisque l'histoire nous apprend que la plupart des grands hommes sont superstitieux, nul ne s'étonnera que *M. Maurel* soit un esprit fort.

Le *Mécène* du quai Saint-Antoine nous a donc bravement offert, un « vendredi » et un « 13 », la première représentation de *l'Hôtel Godelot* par M. H. Crisafulli.

Cette piètre imitation du *Panache* d'Émond Gondinet, me paraît appelée au même *fiasco* que les *Dominos roses*.

Quelques racontars malintentionnés insinuent que M. Sardon a légèrement trempé dans l'édification de *l'Hôtel Godelot*.

Pauvre Victorien ! Voilà pourtant ce que c'est que d'avoir écrit *Rabagas* !

Dès qu'une ineptie quelconque trébuche sur une scène de quinzième ordre, chacun s'écrie aussitôt : « C'est la faute à Sardon ! »

Pour la réputation de l'auteur des *Ganaches* et de *Maison-neuve*, j'aime à croire que sa prétendue collaboration à *l'Hôtel Godelot* n'est qu'une calomnie.

Il est permis à un homme d'esprit de commettre des erreurs, mais non des balourdises.



Théâtre des Variétés. — Voyons ! M. Ernest Blum, faites vite la paix avec M. Arnaud, afin qu'il épargne vos œuvres !

Votre malheureux « *Espion du Roi*, » mérite évidemment des circonstances atténuantes.

Pourquoi lui infliger ce cruel châtement : d'être joué aux Variétés ?

Grâce ! pitié pour lui !

Songez que ce martyr va, sans nul doute, être traîné sur la scène de la Renaissance !...

Je ne comprends pas comment la police peut tolérer ces criminelles agressions, contre d'infortunés auteurs trop éloignés pour se défendre.

J'appelle donc l'attention de l'autorité sur ce déplorable état de choses, indigne d'une nation civilisée.

GILDAS.



POST-SCRIPTUM. — Un obligeant collaborateur vient de m'adresser ces quelques couplets, en scie majeure, dédiés à M. Senterre.

Je me hâte de les transmettre au susdit impresario, sur un

AIR CONNU :

Quand Flore dans notre endroit
Plait, comme à Nanterre,
Un escamoteur adroit,
Riant du parterre,
Exhibe et produit des fleurs,
En fait de toutes couleurs !
Et se dit sans terre
O gué !
Et se dit sans terre !

Mais plus fort que de dompter
Lion et panthère,
Est un *truc*, qui peut compter
Par son caractère,
Son moyen d'attraction
Pour capter subvention :
C'est d'être Senterre
O gué !
C'est d'être Senterre !

La soif de l'or, dont chez nous
L'ambitieux s'altère,
Fait ployer plus d'un genou
D'homme à l'air austère.
Faisant maint tour de bâton,
Bravant le « qu'en dira-t-on ? »
Quand il est sans terre
O gué !
Quand il est sans terre !

L'envie de posséder
Est peu salubre ;
Tôt ou tard il faut céder,
C'est involontaire.
On fausse un engagement
Pris sur la foi du serment,
Quand on est Senterre
O gué !
Quand on est Senterre !

Tel voudrait que son petit
Soit propriétaire ;
Ou, d'un plus gros appétit,
En faire un notaire.
Un docteur, un député,
Quoique étant sans dignité,
Ainsi que sans terre
O gué !
Ainsi que sans terre !

Faire ici-bas son chemin,
C'est un vrai mystère ;
On pivote sur la main,
Trafique à Cythère.
Il faut du creux dans le nez,
Surtout n'être pas gêné :
Que enfin Senterre
O gué !
Être enfin Senterre !

Jacques FROLETOUT.

Pour copie conforme :

GILDAS.



CORRESPONDANCE

Jules FIQUENEL. — Merci de votre persévérance. Passera au premier jour.

R. BORISTE. — ?

F. NEVERS. — Bon pour le prochain numéro. Continuez.

Ludovic DAUBIER. — Nous attendons les *binettes* annoncées. Condensez, autant que possible, les détails formant Ion ueurs.

J. FROLETOUT. — La *chanson* est réussie; mais le reste de votre envoi est trop faible pour être publié. Travaillez vos *fabulettes*.

R. MITTE. — Accepté. Vous pouvez en envoyer d'autres.

H. S. — Faites de la satire.

Alfred LEVAYER. — Nous vous encourageons volontiers, mais évitez les banalités.

Le Propriétaire-Gérant : F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 28.